



« Many Angels », une pièce du vétérinaire américain Lar Lubovitch. Photo Paul Kolnik

Les nouveaux horizons du Alvin Ailey American Dance Theater

DANSE

La compagnie fondée par Alvin Ailey revient dans la capitale avec un programme de classiques, « Legacy », et un autre de nouveautés au charme immédiat. Sans oublier « Revelations », succès intemporel du maître.

Philippe Noiset

Alvin Ailey American Dance Theater occupe une place à part aux États-Unis. Là où nombre de compagnies n'ont pas résisté à la disparition de leur créateur, la troupe d'Alvin Ailey, créée en 1958, continue à porter la bonne parole de son fondateur disparu en 1989. Disposant de son propre lieu à New York, doublé d'une école et d'une compagnie bis, Alvin Ailey American Dance Theater rayonne plus que jamais, mettant en valeur l'esprit de ce pionnier afro-américain. A son dernier passage à Paris, il a ainsi réuni plus de 30.000 spectateurs.

« Je crois que ce succès continu est dû à la qualité des productions et des danseurs en plus du sens du spectacle qui nous est propre », témoigne Alicia Graf Mack, nouvelle directrice de l'institution. « L'art d'Alvin Ailey parle aux néophytes comme aux amateurs du ballet. »

lations ». « Sans doute une des œuvres les plus données dans le monde », se réjouit Alicia Graf Mack. Dans la salle, certains spectateurs s'agitent en rythme, fredonnent aussi ces chants gospel ou blues. « Ceux-là mêmes qu'Alvin Ailey entendait dans son enfance. »

La construction de cette chorégraphie est proche de la perfection. Des effets de bras, comme une vague perpétuelle, ou l'esprit d'un rituel, avec sa gestuelle proche d'une prière. Le final en apothéose passe de la peine à la libération. Une réussite évoquant la force de la communauté comme les racines d'un peuple. On se demande ce qu'Ailey penserait de l'Amérique actuelle toujours plus divisée. « Revelations » est, à sa manière, un message d'espoir.

Deux courtes créations

Ce « tube » conclut un programme de nouveautés inédites en Europe proposé en regard de la soirée

troupe, a choisi une création de Medhi Walerski, directeur en vue du Ballet BC au Canada.

« Blink of an Eye », commande à l'origine du Nederland Dans Theater, fait l'effet d'une explosion de plaisirs. Sur la musique de Bach, les solistes font de leur virtuosité un langage commun. Il y a un effet réaction en chaîne, un courant continu de danse avec envol et pas de deux. « Une pierre précieuse dont chaque facette est merveilleusement façonnée », dira joliment Alicia Graf Mack.

« Many Angels », du vétérinaire américain Lar Lubovitch, n'a, hélas, pas une force comparable. Dans une veine néoclassique un rien datée, les interprètes font leur possible pour donner une « épaisseur » à la chose. On a connu utilisation plus inspirée de l'Adagietto de Gustav Mahler.

Deux courtes créations complètent heureusement ce programme « Song of the Ancharite »

de photographies du solo « Hermit Songs », œuvre de 1961 d'Ailey, Roberts livre une méditation en mouvement. Hommage à distance, notamment interprété par le Français Yannick Lebrun, cette « chanson » a le charme diffus des souvenirs.

« A Case of You », duo extrait d'une pièce de Judith Jamison, star de la compagnie récemment disparue, est un jeu amoureux sur la voix de Diana Krall. Le couple se tient à distance, chacun rôde l'un autour de l'autre, puis s'abandonne. La facilité avec laquelle la paire de solistes entre dans ces rôles procure un frisson au public. On aimerait que ce pas de deux sensuel n'en finisse pas. Alvin Ailey American Dance Theater prouve qu'il est tourné vers un futur dansé, pas seulement sur un répertoire éprouvé.

Alvin Ailey American Dance Theater

ROMAN AUTRICHIEN

« La Rue » enchantée de Robert Seethaler

Le nouveau roman de l'écrivain autrichien nous fait arpenter la rue imaginaire d'une grande ville contemporaine, donnant la voix à tous ses habitants. Une fable sociale en forme de patchwork poétique.

Philippe Chevilley

Il pourrait s'agir d'une rue de Vienne, mais la ville dans laquelle se situe la rue de la Lande, « héroïne » du nouveau livre de Robert Seethaler n'est jamais nommée. Ce qui donne d'emblée à cette enfilade de maisons banales – un café, une auberge, une maison de retraite, des immeubles vétustes, quelques boutiques – une dimension symbolique mystérieuse. D'autant qu'un drôle de protecteur, Saint Yolandin, veille sur le quartier. Même si sa statue brille par sa laideur, il fait figure de vigie, témoin biscornu de la vie qui passe.

L'écrivain autrichien aime les récits polyphoniques. Dans « Le Champ » ; il faisait parler les morts d'un cimetière de montagne. « Le Café sans nom » bruissait des voix de son patron, de sa serveuse et de ses clients. « La Rue » n'a pas d'intrigue, pas de héros... ou plutôt elle en a des dizaines. Ici, ce sont les habitants et les passants qui parlent, se racontent, se plaignent ou se rebellent.

On s'attache aux destins croisés de personnages tchékhoviens : le bon docteur Aysal, le vieux prêtre qui perd la boule, le marchand de livres anciens obsessionnel, la fleuriste amoureuse, la jeune fille venue placer sa tante dans la maison de vieux... et tous ces vieux, justement, qui n'ont pas la langue dans leur poche. Le foyer a beau s'appeler « Lueur du soir », le café « La Lune d'or » et le resto du coin « L'Etoile du Sud », entre le sort peu enviable réservé aux anciens, les procédures d'expropriation engagées dans les immeubles avoisinants et le racisme à l'égard des immigrés, la rue de la Lande n'a rien d'une « Yellow Brick Road ».

Ce roman fable éclaté pourrait être un exercice de style vain, une succession de courts récits frustrants. Il n'en est rien. Robert Seethaler donne cœur et âme à cette artère délirante, menacée de devenir une rue fantôme. Page à page, il construit un patchwork délicat dont les pièces n'ont pas besoin de fil pour tenir ensemble. Écrivain poète, il nous fait arpenter sa « rue » avec des semelles de vent.

La Rue